

La communauté : vérité et miséricorde*

Le problème fondamental et originel

Lorsque j'ai commencé à préparer cette intervention, nous lisions à l'office des vigiles la Troisième Lettre de saint Jean, et je fus frappé par l'insistance de l'apôtre, dans cette lettre si brève, sur le thème de la vérité, et d'une vérité qui se manifeste toujours ou est niée dans un contexte de vie communautaire.

Moi, l'ancien, à Gaïos, le bien-aimé, que j'aime en vérité. [...]

J'ai eu beaucoup de joie quand des frères sont venus et qu'ils ont rendu témoignage à la vérité qui est en toi : ils ont dit comment tu marches dans la vérité. Rien ne me donne plus de joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité.

Bien-aimé, tu agis fidèlement dans ce que tu fais pour les frères, et particulièrement pour des étrangers. En présence de l'Église, ils ont rendu témoignage à ta charité ; tu feras bien de faciliter leur voyage d'une manière digne de Dieu. Car c'est pour son nom qu'ils se sont mis en route sans rien recevoir des païens. Nous devons donc apporter notre soutien à de tels hommes pour être des collaborateurs de la vérité.

J'ai écrit une lettre à l'Église ; mais Diotrèphès, qui aime tant être le premier d'entre eux, ne nous accueille pas. Alors si je viens, je dénoncerai les œuvres qu'il accomplit : il se répand en paroles méchantes contre nous ; non content de cela, il n'accueille pas les frères ; et ceux qui voudraient le faire, il les en empêche et les chasse de l'Église.

Bien-aimé, n'imité pas le mal, mais le bien. Celui qui fait le bien vient de Dieu ; celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu.

Quant à Démétrios, il fait l'objet d'un bon témoignage de la part de tous et de la vérité elle-même ; nous aussi, nous lui rendons témoignage, et tu sais que notre témoignage est vrai. [...]

* Conférence donnée à la rencontre de l'Association internationale des communautés laïques cisterciennes à Avila le 20 juin 2017.

En lisant ce texte, c'était comme si les expressions et les jugements de saint Jean venaient à la rencontre de sentiments que j'éprouve de plus en plus en affrontant la vie de tant de communautés de notre ordre, et non seulement de notre ordre. Au fur et à mesure que je poursuis le ministère qui m'est confié, qui est au fond celui du berger de communautés, du berger de différents troupeaux plutôt que de brebis individuelles, je sens toujours plus que, à la base de tant de problèmes qui surgissent dans les communautés, le problème essentiel est celui de *la vérité*.

Quand on rencontre une communauté, par exemple, pour une visite canonique, la première chose qui souvent saute aux yeux est le manque d'unité, de fraternité, en somme le manque d'amour. Mais si on regarde de plus près, plus en profondeur, on s'aperçoit qu'à la racine de ce manque d'amour il y a un manque de vérité. En d'autres termes : je me rends compte que, lorsqu'on accompagne une communauté, ce qui est en jeu est à coup sûr l'amour, l'unité, la fraternité, la communion, mais, lorsqu'on se soucie de l'amour dans une communauté, l'enjeu est la vérité.

La forme du serpent

Le manque de vérité est quelque chose de difficile à saisir. Dès les origines, il a la forme symbolique du serpent, ce serpent qui, par le mensonge, ou le demi-mensonge, a fait glisser la créature humaine dans le péché. Les demi-mensonges sont peut-être encore moins vrais que les mensonges, pour ainsi dire, entiers. Car les demi-mensonges trompent plus que les mensonges complets. Si je me trouve dans la nuit, je sais que la lumière est absente ; mais, si je me trouve dans la pénombre, je risque de penser pouvoir voir clair, et alors je m'égare. Peut-être Jésus faisait-il aussi allusion à ce danger quand il disait : « Que votre parole soit "oui", si c'est "oui", "non", si c'est "non". Ce qui est en plus vient du Mauvais » (Mt 5, 37).

Le mensonge est l'opposé de la vérité. Mais le demi-mensonge coïncide avec la demi-vérité. La vérité est un peu comme le café : il est bon ou très chaud ou glacé ; tiède, il dégoûte. « Je connais tes actions, je sais que tu n'es ni froid ni brûlant – mieux vaudrait que tu sois ou froid ou brûlant. Aussi, puisque tu es tiède – ni brûlant ni froid –, je vais te vomir de ma bouche » (Ap 3, 15-16). Qui dit cela ? « Celui qui est l'Amen, le témoin fidèle et vrai, le principe de la création de Dieu » (Ap 3, 14). Et il ajoute : « Moi, tous ceux que j'aime, je leur montre leurs fautes, et je les corrige. Eh bien, sois fervent et convertis-toi ! » (Ap 3, 19), ce qui veut dire : ceux que j'aime, je leur dis la vérité, la vérité de leur vie, de leur attitude face à la vie, même si cela signifie leur révéler le demi-mensonge dans lequel ils vivent.

Au fond, le demi-mensonge est le mensonge qu'on ne parvient pas à démasquer. Le demi-mensonge, en effet, se cache derrière sa demi-vérité. Qu'il est difficile et fatigant de se trouver devant une personne ou une communauté dont on n'arrive jamais à contourner la façade de demi-vérité pour affronter le demi-mensonge qui se cache derrière ! Comme la lune dont nous ne pouvons voir éclairée qu'une seule face, et jamais l'autre ; ou ces poussahs qui se remettent toujours dans la même position car ils ont un poids caché à l'intérieur...

Parfois on croit atteindre la partie cachée, mais dès qu'on l'effleure, la demi-vérité se remet devant comme un bouclier, et on doit se retirer sans avoir touché le point de la question, celui qui permettrait à la vérité d'éclairer aussi la face cachée de la lune.

J'avoue que c'est l'aspect le plus pénible de mon ministère. Mais aussi l'expérience qui me permet de devenir de plus en plus conscient de mes propres demi-mensonges et demi-vérités, de mes propres faces cachées. Souvent nous sommes convaincus de pouvoir dissimuler une face qui, pour tous les autres, est manifeste depuis longtemps. Saisir que notre face cachée est découverte, c'est une prise de conscience humiliante, mais qui peut être notre salut si nous l'acceptons, même avec un peu d'humour. C'est ce qui m'est arrivé une fois lorsqu'un ami m'a demandé, comme en passant : « N'es-tu pas un peu capricieux ? » Ou bien, une autre personne m'a dit, un jour, d'un ton sans appel : « Toi, tu es gourmand ! » Et je pourrais citer beaucoup d'autres exemples, moins sympathiques.

L'attitude de confession

Ces prises de conscience sur nous-mêmes, qu'une saine vie communautaire devrait à la fois susciter et soutenir dans un processus de conversion, sont essentielles pour l'exercice de la miséricorde. Dieu seul peut être pleinement miséricordieux sans devoir faire l'expérience de la face honteuse de sa propre misère. Nous, nous avons besoin de la conscience de notre misère humiliante pour compatir avec nos frères et sœurs en humanité. Sommes-nous alors des aveugles qui accompagnent d'autres aveugles ? Peut-être plutôt des borgnes qui accompagnent d'autres borgnes. À condition que notre seul œil nous donne de voir que nous ne voyons pas tout, qu'il y a une zone d'ombre dans notre propre regard, dans notre propre vie. Une zone d'ombre que nous avons accepté de devoir traverser, pour la regarder, la reconnaître, ou au moins admettre que d'autres la regardent pour nous (on ne peut pas voir sa propre nuque !) et nous en parlent, nous la montrent à leur lumière comme dans un rétroviseur.

Je vois partout que les supérieurs, comme les communautés dans leur ensemble, commencent à aller bien et à faire du bien lorsqu'ils

s'engagent à accepter qu'il y ait des demi-mensonges ou des demi-vérités en eux et qu'il faut un processus de conversion pour les reconnaître, les guérir, et même en profiter pour grandir dans la vérité de l'humilité. Une abbesse de notre ordre rappelait à ses sœurs dans un chapitre que nous ne sommes pas appelés à être des témoins de la *perfection* mais des témoins de la *conversion*. Un mensonge reconnu devient vérité, vérité de la personne qui le reconnaît, qui le confesse. Et cet acte de vérité a une force rayonnante, ne reste jamais sans fécondité, sans une influence positive sur ceux qui nous entourent et sur tous, par la mystérieuse communication que le Christ, en se faisant homme, a créée dans l'humanité entière.

On a probablement repris un peu plus conscience de cela grâce à l'Année Sainte de la Miséricorde, et à l'accent mis sur un renouveau de la pratique du sacrement de la pénitence. Mais peut-être n'a-t-on pas toujours saisi combien l'insistance du pape François sur l'infinie gratuité du pardon de Dieu devrait nous aider à vivre ce sacrement plus comme sacrement de la vérité que comme celui de la pénitence.

Le terme « confession », un peu démodé depuis le concile Vatican II, est sans doute encore la meilleure manière de nommer ce sacrement, car *confesser* implique l'affirmation de la vérité, signifie dire la vérité – dans ce cas, la vérité du mal qui est en nous, la vérité de nos péchés, de nos mensonges. Confesser nos péchés est un acte qui affirme la vérité sur nous-mêmes, de même que confesser notre foi est un acte qui affirme la vérité de Dieu, un acte qui peut aller jusqu'au martyre. Ce qui unit ces deux confessions est la vérité. La vérité est vérité, qu'on l'exprime sur notre misère ou sur Dieu. C'est ce qui fait l'intensité des *Confessions* de saint Augustin, mais déjà du psaume 50, le *Miserere* de David. La vérité la plus profonde de Dieu étant l'amour miséricordieux, le pécheur qui confesse son péché pour l'ouvrir au pardon fait peut-être l'acte le plus sublime de confession de la vérité de Dieu dont un être humain est capable.

Quand une communauté cultive cette attitude de confession de la vérité de soi devant l'autre, qui désamorce la logique du mensonge, elle peut devenir un lieu de miséricorde, un lieu d'amour. Sans la vérité, et tout d'abord *cette* vérité qu'on choisit en s'accusant soi-même, la communauté devient un groupe de faux frères.

C'est l'expérience la plus désagréable dans la visite canonique de certaines communautés : quand tout le monde exprime sa demi-vérité en accusant le demi-mensonge des autres, à la fin je me retrouve comme éberlué et abasourdi, le regard dans le vide, et je me demande : Qui dois-je croire ? Est-il possible de croire quelqu'un ? Où est la vérité ?

Accueillir la vérité

Mais c'est justement en ces moments que se révèle dans toute sa lumière ce qu'on pourrait appeler la vérité de la vérité. La vérité de la vérité est le fait que nous ne pouvons pas chercher et trouver la vérité en nous-mêmes, ni entre nous, mais que nous devons l'accueillir d'un Autre, du seul Témoin véritable, de « Celui qui est l'Amen, le témoin fidèle et vrai, le principe de la création de Dieu » (Ap 3, 14). Lorsque nous cherchons la vérité comme venant de nous, nous aboutissons toujours, tôt ou tard, à l'échec. Comme Pilate dans le procès de Jésus. Lui aussi a compris que la vérité ne pouvait pas venir des Juifs, ou de la foule, ou des témoins. Cette recherche aboutissait à une impasse. Il a eu pour un instant l'intuition que, de Jésus seul, pouvait venir une vérité : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jn 18, 38), mais il Lui a posé la question en fuyant la réponse.

En Jésus, il y avait un silence et une parole qui déroutaient Pilate, qui faisaient tomber tous les demi-mensonges ou les mensonges entiers de tous les acteurs du procès. Aussi le mensonge de Pilate lui-même était démasqué : Pilate « rentra dans le Prétoire, et dit à Jésus : "D'où es-tu ?" Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : "Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher, et pouvoir de te crucifier ?" Jésus répondit : "Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut" » (Jn 19, 9-11).

Le vrai problème du manque de vérité dans tout regroupement humain, et tout spécialement dans les communautés, n'est pas tant le mensonge, les demi-mensonges, ou les demi-vérités, mais l'oubli du fait que la vérité ne vient pas de nous, n'est pas notre produit, ni individuel, ni collectif. La vérité est toujours une révélation, une *apocalypse* au sens étymologique du terme, quelque chose de caché qui se manifeste ; la vérité est un dé-voilement qui n'est pas notre produit ou notre création. La plus grave tentation du serpent est au fond de nous insinuer que nous pourrions devenir nous-mêmes les créateurs de la vérité.

Récemment, dans une très bonne communauté de moniales de notre ordre, on a découvert qu'une jeune sœur avait réussi depuis six ans à construire tout un château de mensonges sur elle-même, son passé, sa famille, ses amis. Puis, peu avant sa profession solennelle, grâce à une circonstance banale, ses supérieures ont pu saisir son mensonge à partir d'un détail, et cela a fait s'écrouler tout le château. La sœur a naturellement dû quitter tout de suite le monastère. Mais la communauté s'est retrouvée comme confrontée à l'absurde. Qui peut-on croire, à qui faire confiance, si, pendant six ans, un membre de la communauté est arrivé à faire croire tant de mensonges ?

J'ai aussi fait cette expérience quelques fois, par exemple en découvrant que des personnes qui inspiraient une totale confiance et semblaient nous aider avec grand professionnalisme et générosité, n'étaient que des escrocs sans scrupule. Mais, dans le cas des escrocs, le mensonge a au moins le sens de nous escroquer. C'est redoutable, mais pas trop absurde. Mais cette sœur, pourquoi mentir ainsi ? Elle ne cachait pas le passé d'une vie ou une famille qui auraient empêché l'accueil dans la communauté. C'était du mensonge pour le mensonge.

Bien sûr, cela peut être expliqué, et probablement doit l'être, par un trouble psychique grave. Mais je crois que ce comportement nous rend aussi attentifs à une chose qu'il ne faut pas oublier : *le mensonge a un charme*, le charme du serpent, le charme de Satan, qui est le charme du pouvoir, et d'un pouvoir très subtil, très « spirituel » : *le pouvoir de créer la vérité*, d'être nous-mêmes les créateurs de la vérité, le charme de pouvoir posséder une vérité sans la recevoir de Dieu, et donc sans la recevoir à travers la réalité, la réalité de nous-mêmes, des autres, de tout. Le charme qui chatouille essentiellement l'orgueil, celui de Lucifer, de la première créature qui a voulu créer une vérité sans la recevoir de Dieu, sans écouter Dieu, sans obéir à Dieu. Satan n'est pas menteur par peur, mais par orgueil, par soif de pouvoir, par vanité. Comme Jésus le remarque amèrement en s'adressant aux Pharisiens :

Vous, vous êtes du diable, c'est lui votre père, et vous cherchez à réaliser les convoitises de votre père. Depuis le commencement, il a été un meurtrier. Il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas en lui de vérité. Quand il dit le mensonge, il le tire de lui-même, parce qu'il est menteur et père du mensonge. Mais moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas (Jn 8, 44-45).

Ne faut-il pas apercevoir un peu de cette racine empoisonnée dans les accusations qui souvent circulent entre frères, entre sœurs, entre membres d'une famille, d'une communauté, de l'Église, d'un peuple ? L'accusation de l'autre a souvent ce goût excitant du pouvoir de *créer* la vérité sur notre prochain, sur notre frère, sur tous et sur tout.

De la malédiction à la bénédiction

« Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés » (Lc 6, 36-37). Grande est l'insistance du Nouveau Testament, et du pape François aujourd'hui, sur l'abandon de la parole qui maudit, qui dit du mal des autres, qui juge mal les autres, car cette attitude renonce à la vérité comme venant seulement de Dieu, et d'un Dieu qui est Père miséricordieux.

Saint Pierre, dans sa Première Lettre, insiste sur ce thème, en citant, comme le fera ensuite saint Benoît dans le Prologue de la Règle, le psaume 33 :

Vous tous, enfin, vivez en parfait accord, dans la sympathie, l'amour fraternel, la compassion et l'esprit d'humilité. Ne rendez pas le mal pour le mal, ni l'insulte pour l'insulte ; au contraire, invoquez sur les autres la bénédiction, car c'est à cela que vous avez été appelés, afin de recevoir en héritage cette bénédiction. En effet, comme il est écrit : *Celui qui veut aimer la vie et connaître des jours heureux, qu'il garde sa langue du mal et ses lèvres des paroles perfides ; qu'il se détourne du mal et qu'il fasse le bien, qu'il recherche la paix, et qu'il la poursuive* (1 P 3, 8-11 ; cf. Ps 33, 13-17).

La bénédiction, telle que saint Pierre en parle ici, ne doit pas être comprise seulement comme un geste ou une attitude de bienveillance, mais comme un acte de vérité, littéralement un « dire le bien » de l'autre. Et ici, il est clair que cette vérité bonne qu'on dit de l'autre et sur l'autre ne vient pas de nous, qu'elle est une vérité à demander à Dieu et à recevoir de Lui : « Invoquez sur les autres la bénédiction. » Alors, nous nous ouvrons aussi pour nous-mêmes à cette vérité bonne venant de Dieu : il nous est donné « de recevoir en héritage cette bénédiction ».

On entend parfois dans les communautés tant d'accusations, on dit tant de mal, on écoute tant de malédictions des uns sur les autres, qu'on ne sait plus qui croire, qu'on ne sait plus où est la vérité. Saint Pierre, saint Paul, saint Jean, saint Jacques ont dû faire la même expérience dans les premières communautés chrétiennes, ce qui peut nous consoler... Mais surtout, ils sont unanimement conscients qu'il ne faut jamais chercher la vérité en confrontant les médisances, mais en s'efforçant d'*invoquer la bénédiction*, la *vérité bonne* que Dieu dit sur chacun et tous et veut pour chacun et pour tous. Il faut chercher où créer une brèche, une fissure, qui permette à la vérité originelle de la bénédiction de Dieu de pénétrer dans cette situation de mensonge.

Je parle de mensonge, même si ceux qui accusent et critiquent ont souvent raison. *Avoir raison* n'est pas encore connaître la vérité. Car la vérité est une réalité totale qu'aucun homme, en tant qu'homme, ne peut jamais saisir dans sa totalité. On ne renouvelle jamais une communauté par des accusations, même justes. On peut avoir raison en décrivant le comportement d'un frère, d'une sœur, d'une communauté entière, mais en cela on n'a pas encore atteint la vérité sur eux. Dieu seul peut et sait saisir la vérité d'une personne, d'un cœur, d'une vie, d'une liberté. Et alors, ne nous est-il jamais possible d'atteindre cette vérité ? Si, nous le pouvons, mais seulement à condition de nous mettre dans l'attitude qui accueille de Dieu la vérité sur l'autre, et tout d'abord sur nous-mêmes.

Obéir à la vérité pour nous aimer comme des frères

L'essentiel de notre thème me semble exprimé, en une très belle synthèse, par deux versets de la Première Lettre de saint Pierre :

En obéissant à la vérité, vous avez purifié vos âmes pour vous aimer sincèrement comme des frères ; aussi, d'un cœur pur, aimez-vous intensément les uns les autres, car Dieu vous a fait renaître, non pas d'une semence périssable, mais d'une semence impérissable : sa parole vivante qui demeure (1 P 1, 22-23).

L'obéissance à la vérité nous purifie pour nous aimer comme des frères. Et ici, saint Pierre nous aide à comprendre que l'obéissance à la vérité coïncide avec une renaissance d'en haut, un engendrement par Dieu, à travers la semence impérissable de sa parole vivante et éternelle.

Je trouve que cette parole de saint Pierre rend compte de l'essentiel de tout le chemin de conversion et de vie que saint Benoît nous propose dans sa règle, et que les cisterciens ont repris et voulu approfondir. Toute la Règle, en effet, propose un accompagnement de purification de nos âmes, c'est-à-dire de nos personnes, par une écoute obéissante de la vérité sur Dieu, sur nous-mêmes et les autres, qui culmine dans un amour fraternel, littéralement une « *philadelphie* », sincère, littéralement « non hypocrite », où on s'aime les uns les autres avec un cœur pur, vrai, attentif : on pourrait dire « transparent ». Et cette obéissance est filiale, car elle nous donne de vivre l'écoute comme un engendrement intérieur par Dieu qui nous fait proprement « renaître » par sa Parole, son Verbe vivant et permanent, demeurant avec nous.

Ce passage de saint Pierre est trop dense pour en épuiser tout le sens, ici et aujourd'hui, surtout par rapport à la règle de saint Benoît, qui est comme l'épanouissement, dans le temps et l'espace, de ce noyau de nos vies humaines en tous leurs aspects.

Pistes de travail

Mais retenons seulement quelques pistes de travail et de réflexion qui peuvent nous aider à approfondir, en puisant à la source de notre charisme, les éléments essentiels et, à mon avis, les plus urgents aujourd'hui, tant pour les moines et moniales que pour les chrétiens laïcs qui cherchent une orientation pour vivre dans le monde leur vocation en plénitude.

Tout d'abord, si la vérité n'est pas notre produit, et si en même temps nous en avons besoin pour vivre la plénitude de l'amour fraternel, il est essentiel de ne jamais escamoter l'obéissance à la

vérité de la parole de Dieu. Cela veut dire qu'on n'atteint pas l'amour sans écoute, sans obéissance à la Parole, et donc sans silence, ce silence méditatif de la parole de Dieu sur lequel saint Benoît insiste tant. Je me répète, mais c'est un grave problème dans trop de communautés : on prétend toujours s'aimer les uns les autres, mais on ne commence pas ce renouveau à la source de l'obéissance à la vérité. On ne fait pas silence pour apprendre à nous bénir au lieu de nous maudire. On n'écoute pas la bonne et belle parole de l'Évangile, qui seule peut engendrer en nous une *philadelphie* sincère.

Mais, pour que la vérité ne devienne pas le produit de notre soif de pouvoir, ceux et celles qui sont responsables d'une communauté, quelle qu'elle soit, ne doivent pas démissionner du ministère de l'engendrement par la semence de la parole vivante et permanente de Dieu. Un supérieur qui n'enseigne pas, qui n'est pas au moins préoccupé de fournir la nourriture de la parole nécessaire à sa communauté, ne formera jamais une communauté de frères ou de sœurs.

Cette exigence montre toute l'importance d'une tradition, au sens profond et non superficiel du terme : la transmission de l'héritage de la semence de la parole vivante de Dieu à travers les siècles, à travers les saints, les charismes que l'Esprit a suscités, à travers le magistère de toute l'Église. Cela est essentiel pour ne jamais réduire la vérité à un produit orgueilleux et stérile de notre vanité.

Un autre aspect me semble de plus en plus nécessaire à retrouver aujourd'hui : la communion d'écoute de la parole de Dieu. Une communauté vit une réelle et sincère *philadelphie* si elle cultive son unité par une écoute commune et partagée du Verbe de Dieu vivant et présent, dans la liturgie, bien sûr, mais aussi en partageant le dialogue sur la Parole. Partager sur la parole de Dieu veut dire partager le silence et la parole, l'expérience, les joies et les peines, comme un peuple en marche dans le désert. Sans cela, une communauté ne serait pas unie par la vie, comme un corps, mais par son fonctionnement, comme une machine.

Et aujourd'hui le monde a besoin du témoignage d'une communion fraternelle vivante et de voir, malgré nos misères, que vraiment « amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent » (Ps 84, 11), comme des époux, pour donner la vie.

Casa Generalizia O.Cist.
Piazza del Tempio di Diana, 14
IT – 00153 ROMA

Mauro-Giuseppe LEPORI, o.cist.
abbé général